

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
						✓					

IXe ANNEE

No. 4

1er AVRIL

1893



REVUE
DU
TIERS-ORDRE
ET DE LA
TERRE SAINTE

——
BULLETIN MENSUEL

PUBLIÉ PAR LES

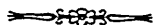
FRANCIŒAINS

DE

L'OBSERVANCE

DE

MONTREAL



AVEC L'APPROBATION DU

MINISTRE GENERAL

DE TOUT L'ORDRE DE

ST-FRANÇOIS

ET DE

L'AUTORITE DIOCESAINE.



Envoyez \$1.00

PRIX DE

ABONNEMENT ANNUEL

Au Gerant



Rue S. Paul

279

M. M. G. GALARNEAU

Montreal.



SOMMAIRE.



Je suis l'Immaculée Conception, p. 148. — S. François d'Assise, p. 151. — Connaître Dieu et Jésus-Christ, p. 156. — Un Tertiaire du XIX^{me} siècle, p. 160. — Correspondance de Rome, p. 163. — Grande procession du Carême, dans la Basilique du T. S. Sépulcre, p. 168. — Etude sur le Tiers-Ordre de S. François, p. 174. — Perles Séraphiques, p. 178. — Neuvaine des neuf mardis en l'honneur de S. Antoine de Padoue, p. 184. — Répons Miraculeux, p. 185. — Faveurs obtenues par l'intercession de notre bon Frère Didace, p. 186. — Nécrologie, p. 189.



Indulgences que l'on peut gagner dans le mois.

Indulgences Plénières.

1. Tous les jours, les nombreuses indulgences plénières et partielles du *chemin de la croix*.
2. Un jour du mois, en récitant six *Pater, Ave, Gloria*, nombreuses indulgences plénières et partielles.
3. Le jour de la réunion mensuelle, indulgence plénière, *aux conditions ordinaires*.
4. Un jour du mois, au choix de chacun (*mêmes conditions*.)
5. Absolution générale le Saint jour de Pâques.
6. Indulgence plénière des Stations de Rome, le Saint jour de Pâques.

Indulgences Partielles.

1. Tous les jours de la semaine qui suit Pâques jusqu'au Dimanche de Quasimodo inclusivement, indulgence de *30 ans et 30 quarantaines*.
2. Indulgence de 300 jours pour un grand nombre de bonnes œuvres indiquées dans la Règle par S. S. Léon XIII.

Imprimatur :

+ EDOUARD CHS., Archevêque de Montréal.

AVIS.

I. Nous rappelons à nos Abonnés que les "ANNALES DU T. S. ROSAIRE" leur sont données pour cette année, comme PRIME, de sorte que pour \$1.00, ils reçoivent et la "REVUE DU TIERS-ORDRE" et les "ANNALES DU T. S. ROSAIRE."

II. Nous les prions de nouveau de vouloir bien, soit qu'ils changent de place, soit qu'ils ne reçoivent pas régulièrement leur numéro, nous en donner avis à temps, afin que le service se fasse aussi régulièrement que possible.

III. La Neuvaine des NEUF MARDIS, préparatoire à la fête de S. Antoine, commencera le 11 Avril. (Voir page 184.)

IV. L'époque du Pèlerinage de la Fraternité de Montréal est fixée : pour les Sœurs, au 10 Juin, départ à 4 hrs, p. m. Pour les Frères, au 24 Juin, départ à 6 hrs, p. m.

V. Les deux Fraternités de Montréal sont invitées à se réunir à Notre-Dame des Anges le Saint jour de Pâques, à 2 hrs, p. m., pour recevoir l'absolution générale.

VI. Nous prions instamment ceux de nos chers Abonnés, qui n'ont pas encore envoyé le prix de leur abonnement, de ne pas tarder davantage à le faire.

IXe ANNEE

1893



1er AVRIL

No. 4



JE + SUIS + L'IMMACULÉE + CONCEPTION

LE MIRACLE DE L'ASSOMPTION.

XXXII

La porte s'est ouverte au bruit de ses pas
Madame de Musy est étendue sur son lit de douleur. Pâle
et comme mourante, mais illuminée par une céleste béatitude,
elle tend vers son fils ses bras avides de lui.

Il est auprès d'elle. Faisant passer toute son âme dans le
baiser de ses lèvres, il est tombé à genoux devant la couche ma-
ternelle, comme devant l'autel du sacrifice où repose le corps des
Saints....

— Mon fils, dit-elle d'une voix dont rien ne peut traduire
l'harmonieuse suavité, mon fils, tu étais déjà l'enfant de Marie.
Tu l'es encore plus aujourd'hui. Elle sera à jamais ta protectrice,
ta force et ta consolation.... Ah ! ajouta-t-elle en souriant, je ne
serai point jalouse d'une telle Mère !

L'abbé de Musy s'était relevé, et tenait dans sa main la main de la Femme forte ; celle-ci ne pouvait se lasser de contempler, dans toute la splendeur de la vie nouvelle qu'il rapportait de Lourdes, son enfant de prédilection. Pour lui, son cœur se serrait à la vue de sa mère ; et il se demandait, non sans une vague terreur, quel était le prix de la grâce inouïe qu'il avait reçue du ciel. Elle devina ses pensées :

— Ne crains rien, Victor, ta guérison va me faire vivre.

Filtrant à peine à travers les volets fermés, un jour discret éclairait cette scène incomparable que nous voudrions voir immortalisée par l'art, et qui est si bien faite, en vérité, pour tenter le génie d'un grand peintre.

Autour de la mère malade et du paralytique miraculeusement dressé sur ses pieds, se détachent les physionomies les plus diverses. Le père, courbé par l'âge et incliné sur le bois du lit considère ces deux êtres bien-aimés, partageant à la fois, et dans toute sa douceur, le ravissement de la malade, et dans toute leur amertume, les angoisses du prêtre guéri. A son côté Humbert de Musy, le corps endolori et le front radieux, bénissant le Seigneur. Puis Geneviève, les mains jointes et ployant comme un roseau, sous le poids de ces émotions écrasantes. Là, le jeune Symphorien et sa sœur Marie, bouleversés par la joie, par l'étonnement, par le sentiment de l'extraordinaire. Ici, debout auprès de sa maîtresse, la vieille Claudine émue, elle aussi, jusqu'au fond des entrailles, mais nullement troublée par ce spectacle qui ne surprend point sa foi.

A l'arrière plan, se pressant contre la porte de la chambre, les domestiques, les servantes, les fermiers, forment un groupe compact, dont les têtes s'échelonnent pour voir.

L'abbé Antoine, le compagnon du vainqueur, le témoin personnel de l'événement prodigieux, est le centre secondaire de tous les regards, de toutes les muettes interrogations. Il répond à cette curiosité sacrée : il raconte, au milieu des larmes, les détails que tous veulent connaître. Il fait passer sous leurs yeux, et le curé Peyramale, et petit Pierre, et l'abbé Sire ; et la guérison à la Crypte, et le *Magnificat* de la Grotte, et la conversion de l'incroyant, et la seconde première messe.

Écoutant ces épisodes du drame et assistant à son dénouement, le docteur Bidault est pétrifié par la stupeur. Le vieux médecin, tout pensif, dirige tour à tour l'anxiété de ses yeux, et sur Victor

de Musy, et sur l'image du Dieu Rédempteur, appendue au mur. Il tente de palper l'Invisible.

Oui, en vérité, ce serait là un admirable tableau !

XXXIII

La vieille Claudine ayant dû sortir un instant, afin d'aller quérir quelque tisane, tous ceux qui étaient dans l'antichambre s'empresment tumultueusement autour d'elle pour avoir de ses lèvres le récit qu'elle vient d'entendre et qui n'était parvenu jusqu'à eux que par paroles insaisissables. Mais elle est comme étouffée par son émotion contenue, et il lui est impossible de dire quoi que ce soit d'une façon suivie. Résumant toutes choses avec une concision peu habituelle à son sexe et tout à fait digne de César, elle lève vers le Ciel ses mains éperdues et ne peut que prononcer ces trois mots : " Il voit ! il est debout ! il marche ! "

Durant toute la journée, le château de Digoine fut visité et, pour ainsi dire, assiégé par les populations environnantes. Chacun voulait contempler l'homme du miracle.

L'abbé Antoine pouvait à peine satisfaire aux mille questions dont il était assailli. A la prière de M. Humbert, il écrivit en hâte une relation sommaire du fait surnaturel accompli à Lourdes, relation qui fut envoyée aux membres lointains de la famille, à quelques amis, et communiqué plus tard aux journaux.

XXXIV

Le 8 Décembre suivant, en la fête de l'Immaculée Conception, M. l'abbé de Musy et son frère Humbert se rendirent à Lourdes en action de grâces et firent enchâsser dans le sol de la Grotte une plaque commémorative de la miraculeuse guérison du 15 Août. Voici le texte de cette inscription :

Surge et ambula (Luc, V, 23.)

Victor-Marie de Musy, prêtre

Du diocèse d'Autun

Guéri le 15 Août 1873.

Mgr Langénieux qui venait d'être récemment promu à l'évêché de Tarbes, se trouvait en ce moment au sanctuaire de Marie. Il

désira voir le prêtre qui avait reçu quelques mois auparavant, une grâce si éclatante. Le prélat annonça l'intention de faire une enquête canonique et la commença même par un questionnaire, auquel M. l'abbé de Musy dut répondre par écrit, après avoir, à genoux et la main étendue sur le Saint Evangile, prêté le serment de ne dire que la vérité.

Le paralytique guéri était saintement avide de tout ce qui touchait à Notre-Dame de Lourdes, de tout ce qui se rapportait au mémorable événement dont le souvenir allait désormais remplir sa vie entière.

Comme tout le monde, il cueillit ça et là quelques-unes des plantes qui avoisinent le lieu béni, poussant naturellement, ou semées jadis par le curé Peyramale sur le bord des lacets et les rives du Gave.

Avouerons-nous toutes choses? Bien que les administrateurs de l'Œuvre eussent fait écrire en gros caractères devant la Grotte : " Il est défendu de rien emporter," il advint, nous a-t-on raconté, que par une froide et ténébreuse nuit de Décembre les deux frères parvinrent à détacher (sans doute sous les auspices du Bon Larron) quelques fragments des Roches Massabielle.....

.....
Ils repartirent pour Digoine.

(A suivre.)

H. LASSERRE.



SAINT FRANÇOIS D'ASSISE.

XXVII

IL DÉSIRE LE MARTYRE ET TENTE DE PASSER CHEZ LES INFIDÈLES

(1213)



Brûlant du divin amour, le B. Père François s'étudiait toujours à mettre la main à de grandes choses ; marchant dans la voie des commandements de Dieu avec un cœur dilaté, il désirait atteindre le sommet de la perfection.

“ Donc, la sixième année de sa conversion, enflammé d’un ardent désir du martyre sacré, il voulut passer la mer pour aller prêcher la foi chrétienne et la pénitence aux Sarrasins et aux autres infidèles du côté de la Syrie. Mais le navire qu’il monta, pour s’y rendre, fut poussé, par des vents contraires, ainsi que les autres vaisseaux, sur les côtes de la Sclavonie. Se voyant privé de la réalisation d’un désir aussi véhément, François, après quelque temps de séjour en ce lieu, pria des navigateurs, qui se dirigeaient vers Ancône, de le prendre avec eux ; car cette année-là, presque aucun navire ne put passer la mer. Les navigateurs refusèrent obstinément de le recevoir, puisqu’il n’avait pas de quoi payer son passage. Mais le Saint de Dieu, s’appuyant pleinement sur la divine bonté, entra secrètement avec son compagnon dans le navire. La Providence voulut qu’un homme, à l’insu de tout le monde, se trouvât là, portant avec lui des provisions de bouche. Appelant à lui, du vaisseau, quelqu’un craignant Dieu, cet homme lui dit : “ Prenez avec vous tout cela ; vous le donnerez fidèlement, au moment du besoin, aux pauvres cachés dans le navire.”

“ Ainsi en fut-il. Une horrible tempête sévit pendant plusieurs jours et les matelots consommèrent leurs provisions en se fatigant à ramer. Il ne restait plus que les vivres du pauvre François. C’était peu ; cependant la grâce et la puissance divine les multiplièrent si abondamment que, le voyage ayant duré encore plusieurs jours avant d’arriver au port d’Ancône, ils suffirent très pleinement à subvenir aux nécessités de tous.

“ Les matelots, voyant que François, le serviteur de Dieu, les avait fait échapper à la mort qui les menaçait, en hommes qui connaissaient les périls de la mer et avaient vu les œuvres merveilleuses de Dieu dans les profondeurs de l’abîme, remercièrent le Tout-Puissant qui se montre toujours admirable dans ses serviteurs et aimable envers ses amis.

“ François, serviteur du Très-Haut, après avoir quitté la mer, parcourut la terre que sa parole labourait semblable au soc de la charrue, et répandant la semence de vie qui produisit un fruit béni. Sans tarder, en effet, un grand nombre de clercs bons et capables, de laïques, quittèrent le monde, brisèrent virilement le diable, par la grâce et la volonté du Très-Haut et suivirent dévotement François par l’imitation de son genre de vie. Toutefois, bien que cet évangélique palmier produisit une abondance de

fruits exquis, il ne laissait pas néanmoins refroidir en lui-même sa résolution sublime et son désir ardent du martyre. Son cœur était tellement alléché par les fruits du martyre, qu'il préférerait à tous les mérites des vertus le prix d'une mort pour Jésus-Christ.

“ Aussi, peu de temps après, il se mit en marche vers le Maroc pour prêcher l'Evangile de Jésus-Christ au Miramolín et à ses complices. Peut-être, se disait-il, obtiendrai-je cette palme si convoitée. La véhémence de son désir le portait si fort que tout en étant malade, il devançait parfois son compagnon. Comme enivré spirituellement, il volait vers son but. Mais, le Dieu bon, auquel, dans sa seule bienveillance, il plut de se souvenir de moi (1) et de beaucoup d'autres, résista en face au Saint qui avait déjà pris le chemin de l'Espagne. Pour l'empêcher d'aller plus loin, et le faire retourner sur ses pas, il lui envoya une maladie.

Nous venons de voir que par moments S. François devançait son compagnon. Voici un incident qui survint dans une de ces séparations momentanées.

C'était à San-Celónico, bourg situé entre Barcelone et Girona. En passant près d'une vigne, Bernard de Quintavalle, pressé par la soif, crut pouvoir se permettre ce que se permettaient la plupart des voyageurs. Il cueillit une grappe de raisin pour se rafraîchir. Un des serviteurs du propriétaire, d'humeur peu traitable, l'avait aperçu. Il fondit sur le pauvre frère, le traita de voleur et le somma de réparer le tort qu'il avait fait. Bernard, vrai franciscain, n'avait pas de monnaie. Le paysan ne fut pas embarrassé pour si peu. Il se paya en s'emparant du manteau du frère. Cependant François, qui était en avant, s'aperçut de ce qui se passait. Il revint sur ses pas et, sans entrer en discussion, demanda le maître de la vigne. Auprès de celui-ci l'affaire fut expliquée ; on rendit le manteau et des excuses furent présentées au frère Bernard. Bien plus, le bon espagnol offrit ses services à François, et sa maison fut toujours ouverte, dans la suite, aux frères qui abordaient en Espagne.

Le Saint établit plusieurs couvents dans ce catholique pays, où il eut de très fervents disciples. Voici à leur sujet un trait rapporté par Thomas de Célano.

“ De temps à autre cet homme très saint (François) s'élançait

(1) C'est le Bienheureux Thomas de Célano qui parle.

merveilleusement vers Dieu et jubilait en esprit, savoir : toutes les fois que le parfum de la vertu de ses fils venait jusqu'à lui.

“ Or il arriva qu'un ecclésiastique espagnol, homme fort pieux, put jouir de la vue et de l'entretien de S. François. Comme il lui parlait de ses religieux d'Espagne, il le réjouit grandement par le récit suivant :

“ Vos frères, dans notre pays, habitent un très petit ermitage ; voici leur manière de vivre : ils ont statué que la moitié de leur temps sera consacré aux exigences de la vie ordinaire et l'autre moitié à la contemplation. De cette façon, chaque semaine, la vie active passe à la contemplative et le saint repos des contemplatifs retourne aux fatigues du travail.

“ Il arriva qu'un jour, à l'heure du repas, bien que le signal eût convoqué les absents, l'un d'eux — un contemplatif — ne vint pas. Après l'avoir un peu attendu, on alla le prévenir à sa cellule de l'heure du repas. Mais lui était nourri à la table plus abondante du Seigneur. On le trouva, en effet, prosterné la face contre terre, les bras étendus en forme de croix, sans respiration, sans mouvement, sans signe de vie. A sa tête et à ses pieds, ô merveille ! resplendissait un double candélabre. On le laisse donc en paix, pour ne pas contrister l'Esprit divin, et pour ne pas l'éloigner malgré lui de cette âme privilégiée. Les frères se retirent et se contentent de contempler cette merveille par la fenêtre et autres ouvertures de la cellule. Quoi encore ? Pendant que cette âme bénie réside, en quelque sorte, dans les jardins célestes, et que ses amis prêtent l'oreille, la lumière disparaît tout à coup et le frère revient à lui ; il se lève aussitôt et va au réfectoire, où, selon l'usage, il s'accuse de son retard. — Voilà, dit l'espagnol, ce qui est arrivé dans nos contrées.”

“ S. François, embaumé par la piété de ses enfants, ne se possède plus de joie. Subitement, il se lève pour louer Dieu ; entendre dire du bien de ses frères semblait être sa seule gloire ; de tout son cœur il s'écria donc : “ Je vous rends grâce, ô Seigneur, sanctificateur et recteur des pauvres, qui m'avez réjoui en entendant de semblables choses de mes frères. Répandez, je vous en conjure, une de vos meilleures bénédictions sur ces frères et sanctifiez, par une grâce spéciale, tous ceux qui environnent leur genre de vie du parfum de leurs bons exemples.” (2 Cél., p. 3, c. 112.)

D'Espagne, les fils de S. François ne tardèrent pas à se

répandre dans le Portugal, pays tout à fait voisin ; car en 1226, S. Antoine de Padoue, résidant à Coïmbre, fut admis dans l'Ordre Séraphique par les franciscains d'un couvent voisin.

Le Bienheureux Père ayant donc rebroussé chemin, revint, dit la tradition, par les provinces méridionales de la France. On signale son passage à Perpignan et à Montpellier. Dans cette dernière ville, l'hôpital, où il avait été hébergé, devint 6 ans plus tard, comme il l'avait prédit, un couvent de son Ordre. A Lunel il fut accueilli cordialement par le Baron de ce nom ; aussi bénit-il cette maison. Et cette bénédiction ne demeura pas stérile. Un des petits fils du Baron, le Bienheureux Gérard, prit à l'âge de 5 ans l'habit religieux au couvent des Franciscains, mena une vie angélique au château de ses ancêtres et mourut en odeur de sainteté au moment où il allait partir pour la Terre-Sainte. Son culte a été approuvé, et sa fête est célébrée dans le diocèse de Montpellier. S. François gagna ensuite Avignon et se dirigea sur Gap. C'était pendant l'hiver de 1213 ; les cours d'eaux avaient franchi leurs rives et, un jour, le Saint se trouva en face d'un torrent qu'il ne savait comment franchir. La Providence y pourvut. Un jeune meunier étant survenu, déchargea ses mulets, y fit monter les deux voyageurs et, poussant ses bêtes dans l'eau, déposa sur l'autre rive François et Bernard. De Gap ils atteignirent le Piémont et la Lombardie, semant toujours sur leur passage la parole de Dieu.

“ A Alexandrie, un homme craignant Dieu et de bonne réputation, lui offrit dévotement l'hospitalité, et le pria d'accepter, suivant le conseil évangélique, quelque chose qu'il lui servit à table. Vaincu par la dévotion de son hôte, le Saint y consentit gracieusement. Notre homme court aussitôt et prépare avec soin pour le repas, un chapon de sept ans. Le patriarche des pauvres se met à table avec cette heureuse famille. Mais voilà aussitôt, à la porte, un fils de Bélial, pauvre de toute grâce et simulant l'indigence des biens de la vie. Il demande hypocritement et d'une voix larmoyante, l'aumône pour l'amour de Dieu. Le Saint entend ce nom béni par dessus tout, et qui lui est plus doux que le miel. Avec la permission de son hôte il prend une cuisse du chapon et l'envoie sur un morceau de pain, au faux mendiant. Le dirai-je ? Ce malheureux garde, pour faire affront au Saint, ce qu'on lui donne.

“ Le lendemain, François annonce, comme d'habitude, la

parole de Dieu au peuple assemblé. Notre scélérat mugit aussitôt et s'efforce de montrer à la foule la cuisse de chapon : " Voyez, voyez, dit-il, quel est ce François qui vous prêche et que vous prenez pour un Saint ! Regardez tous la viande qu'il m'a donnée hier soir pendant qu'il mangeait ! "

" Mais la foule ne voit que du poisson dans la main du misérable qui affirmait tenir de la chair ; tous se tournent contre lui et le traitent comme possédé du démon. Et lui aussi, stupéfait par ce miracle, le malheureux est obligé de reconnaître ce que tout le monde proclame. Il rougit enfin, il fait pénitence de sa malice découverte ; en présence de tous, il avoue au Saint sa mauvaise intention et lui en demande pardon. Et après que le coupable est rentré en lui-même, la chair revient à son apparence naturelle." (2 Cél., p. 3, c. 24.)

" François sentit donc que sa vie en ce monde était encore nécessaire à la famille qui lui devait le jour, et quoiqu'il pensât que la mort était un gain pour lui, il retourna paître les brebis confiées à ses soins et revint à Ste Marie de la Portioncule. Là, sans tarder, plusieurs hommes instruits et plusieurs nobles s'attachèrent à lui avec empressement. Et le Saint, très noble et prudent d'esprit, les reçut honorablement et convenablement, traitant chacun avec une bonté pleine de discrétion. La discrétion, en effet, était une de ses principales qualités ; aussi considérait-il toujours prudemment la dignité de tous les rangs sociaux." (1 Cél., p. 1, c. 20 ; S. Bon., c. 9, n. 4 et 5.)

(A suivre.)

FR. MARIE.



CONNAITRE ÷ DIEU ÷ ET ÷ JÉSUS - CHRIST

VOILA LA VIE ETERNELLE

XVIII

— U'as-tu donc, aujourd'hui, mon pauvre enfant ? tu parais de mauvaise humeur !

— Il y a bien de quoi ! Mon voisin ne peut pas me rencontrer sans me faire quelque peine. Il se moque de moi, il me joue des

farces, il me frappe, il m'assure des choses que je n'ai point faites ; en un mot, il ne sait qu'inventer pour me nuire. En voilà assez ; ma patience est à bout de force. . . .

— Calme-toi, mon enfant, et supporte cela, comme tu l'as fait jusqu'ici. . . .

— Je ne puis pas ; voilà trop longtemps que cela dure !

— Pauvre ami, je compatis bien à ta peine ; je sais ce que c'est que d'endurer les ennuis que nous causent les hommes ; mais ne sommes-nous pas chrétiens ?

— Certainement ; mais le bon Dieu ne défend pas de mettre à la raison les méchants. Autrement, il autoriserait le péché.

— Il est vrai que Dieu aime beaucoup la justice ; il ne défend donc pas qu'elle soit sauvegardée ; mais il y a temps pour tout. A moins de nécessité urgente, il remet l'exercice de cette vertu après la mort. En cette vie il préfère manifester sa miséricorde et il nous recommande de l'imiter. " Ne jugez pas, et vous ne serez pas jugés ; ne condamnez pas, et vous ne serez pas condamnés ; soyez miséricordieux comme votre Père céleste est miséricordieux."

— C'est bien facile à dire ; mais autre chose à faire.

— Alors, tu veux immédiatement la justice ? Dans ce cas, tu peux compter que le bon Dieu te la rendra bonne et prompte. Tiens-toi bien sur tes gardes pour ne pas manquer, car la main divine n'est pas de chair comme la nôtre ; elle est terrible quand elle n'est guidée que par la justice. . . .

— Vous êtes bien sévère avec moi ! Les autres me font souffrir, et, au lieu de prendre ma défense, vous m'accablez en me montrant Dieu irrité contre moi, prêt à me frapper durement. . . .

— Pauvre enfant, je ne me tourne pas contre toi, ni je n'encourage pas tes adversaires ; je veux au contraire te rendre service, en te détournant du chemin qui te rendrait plus malheureux encore. Ce n'est pas moi qui demande à Dieu de te frapper selon que tes fautes le méritent ; au contraire, je le prie d'être très miséricordieux vis-à-vis de toi ; ce n'est pas Dieu, non plus, qui veut te traiter selon la justice, il ne demande qu'à rester un père indulgent à ton égard ; mais c'est toi-même, qui, sans y réfléchir, obliges le Père céleste à prendre en main la verge de la justice, lorsque tu veux que tes ennemis soient punis sans plus tarder. Notre-Seigneur te demande de patienter, de pardonner, de faire même du bien à tes persécuteurs, afin que tu

sois son véritable enfant, et qu'il puisse te combler de ses bénédictions.

— Oh ! c'est bien difficile ; voilà si longtemps que je supporte le mal qu'on me fait ! Je ne me sens pas capable de l'endurer davantage. . . .

— Est-ce que le bon Dieu ne te supporte pas depuis que tu as commencé à l'offenser ? que serais-tu devenu s'il t'avait puni dès tes premières fautes ? — Mais, considère les choses encore plus en grand. Vois l'immense famille du bon Dieu ; elle comprend tous les hommes qui existent, qui ont existé et qui existeront dans tout l'univers. Qu'elle est grande ! et qui pourrait en compter tous les membres ? Eh bien ! dès le commencement du monde, les hommes, comblés des dons divins ont accablé de coups leur bienfaiteur. C'est par millions et millions qu'il faut compter tous les jours les péchés véniels des hommes et peut-être aussi les péchés mortels. C'est-à-dire que, tous les jours, les hommes sont assez ennemis de leur Père céleste pour le frapper à mort des milliers et milliers de fois, et le blesser cruellement des millions et millions de fois. . . . Quelle horrible méchanceté, n'est-ce pas ? Et pourtant, Dieu ne se venge pas !

— Comment dit-on, alors que les fléaux qui, de temps en temps, viennent fondre sur les hommes, sont des châtiments de Dieu ?

— C'est que Dieu les envoie pour nous rappeler à notre devoir, nous remettre dans le bon chemin ; mais c'est nullement par vengeance, ou par impatience. La vengeance viendra plus tard, Dieu patiente avec beaucoup de tranquillité et même d'amour pour les pécheurs, qu'il voudrait convertir et ramener à la vertu, pour les sauver et leur donner le ciel ! Oui, depuis 6000 ans bientôt que les hommes le maltraitent d'une manière si indigne, Dieu, conserve une patience inaltérable. Il ne se venge pas. — Bien plus, il continue à faire du bien à tous ; donnant son soleil et sa pluie à ses ennemis comme à ses amis, accordant très largement, aux uns comme aux autres, ses bienfaits de tous genres. Que dis-tu de cette conduite ?

— Que je ne pourrais pas en faire autant !

— Voici plus fort encore. Afin de nous épargner autant que possible, Dieu prend sur lui, dans la personne de Notre-Seigneur Jésus-Christ, toutes nos iniquités, et il en fait pénitence, il les expie par sa mort et ses innombrables blessures. Le sacrifice de

Jésus dure depuis qu'il a commencé sur le Calvaire, c'est-à-dire depuis près de 1900 ans, sans interruption, et durera jusqu'à la fin du monde. La méchanceté humaine aura beau grandir, elle sera vaincue par la patience divine.

— Il faut que Dieu soit bien puissant pour pouvoir nous traiter de la sorte. Je n'en ferais pas autant ; déjà je trouve bien dur de supporter les petites misères que l'on me fait souffrir depuis quelques jours ; il me semble impossible de les oublier, à plus forte raison de faire du bien à ceux qui me font du mal ; je ne crois pas possible de mourir pour eux. . . . Vraiment Dieu est bien au-dessus de nous. Sa puissance l'emporte sur la nôtre comme sa sagesse et sa bonté sur notre sagesse et notre bonté. Etre plus fort que toutes les créatures réunies, pouvoir les mettre à ses pieds sans même se déranger, rien qu'à le vouloir, voilà qui est merveilleux ! Amener à existence tout cet univers, sans se servir de quoi que ce soit, puisque rien n'existait en dehors de lui ; bref, tout créer d'un seul mot, c'est encore plus admirable ; mais, supporter patiemment les hommes coupables ; les aimer au point de les combler de bienfaits, malgré leurs innombrables iniquités ; expier soi-même leurs crimes pour les épargner, eux coupables ; faire tout cela pendant des siècles, alors qu'on est doué du sentiment infini de la justice, qu'on ne peut tolérer un seul instant la moindre injustice. . . . voilà qui me confond, voilà qui me montre, d'une manière très visible, une puissance infinie. Oui, Dieu, par là, nous manifeste jusqu'où s'étend sa force. Oui, cette force est infinie, puisqu'elle est capable d'arrêter une justice infinie, ou plutôt, de la détourner de dessus nos têtes coupables pour la tourner contre l'innocence infinie. — Je vous adore, ô Dieu Tout puissant ; prosterné à vos pieds, je reconnais ma faiblesse, car je ne puis me contenir que peu de temps, et vous vous contenez depuis des siècles ; je ne puis supporter que de petites souffrances, et vous en supportez qui sont extrêmes, infinies, en quelque sorte ; je ne puis rien relâcher de mes droits personnels, que souvent même j'exagère sans le remarquer, et vous, vous abandonnez les vôtres, vous vous mettez même à la place de ceux qui vous offensent, et vous apaisez la justice à leur place. — Oui, vous pouvez tout, et moi je ne puis rien. Vous êtes le Dieu fort, et moi je suis la créature débile, incapable de vous imiter, comme vous le demandez. Ah ! comme la lierre s'appuie sur le chêne pour monter, et participe ainsi à sa force, je viens, ô mon Père,

m'appuyer sur vous, pour ne plus me laisser abattre, pour monter, pour me fortifier. Oui, ô mon père infiniment miséricordieux, donnez-moi votre force infinie, afin que, moi aussi, je sois miséricordieux et capable de vous imiter en rendant le bien pour le mal, en faisant pénitence pour mes persécuteurs. C'est là la vraie puissance que je désire cordialement !

(*A suivre.*)

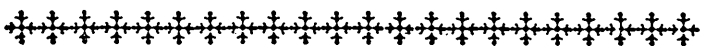
FR. JEAN-BAPTISTE, *M. Obs.*



UN TERTIAIRE DU XIX^{ME} SIÈCLE



JEAN-BAPTISTE LAROUDIE.



Tous les ans, les conférences de Saint Vincent-de-Paul de Limoges vont faire un pèlerinage à Notre-Dame d'Arliquet. On prend le premier train pour y avoir la messe.

Laroudie, lui, partait à pied à trois heures du matin, et revenait de même le soir en dépit des supplications de ses confrères.

Aux réunions, il avait toujours quelque chose d'intéressant à dire, soit à propos des visites qu'il faisait, soit qu'il donnât lecture d'une lettre venant de Jérusalem ou d'ailleurs.

Aux assemblées générales, aux congrès catholiques, lorsqu'il croyait devoir formuler des observations, il le faisait, modestement, simplement, mais avec une franchise et une énergie qu'on a quelquefois blâmées.

On a dit dans son entourage :

“ Laroudie fera du purgatoire parce qu'il a la langue trop longue et la dent trop dure.”

C'était peut-être un jugement téméraire.

Il y a si peu d'hommes qui sachent dire toute la vérité, qu'on devrait se réjouir que Laroudie ait été un de ceux-là.

Il est certain qu'il manquait d'éducation, il est non moins certain qu'il n'avait pas l'élocution facile, il est encore plus certain que

la vue du mal, ou même de l'indifférence l'indignait ; aussi ne faut-il pas être surpris que dans ses élans il ait quelquefois dit la vérité toute crue et employé les premières expressions qui lui venaient à la bouche, et qui, chacun le sait à Limoges, ne sortaient pas facilement.

Ainsi, un jour, un vénérable prêtre âgé, mêlé à l'administration diocésaine, avait eu à gronder et peut-être à déplacer un jeune ecclésiastique auquel trop d'ardeur avait fait commettre une maladresse.

Larodie prit sa défense et alla plaider sa cause.

Il ne le fit pas éloquemment, mais y apporta une telle conviction, que, mettant la main sur l'épaule de celui qui l'écoutait, il lui dit :

— Comment ! vous aussi, monsieur, vous le blâmez ! Oh ! . . . mais si le sel perd sa saveur, qu'est-ce qui nous restera alors ! !

Nous ne savons s'il obtint gain de cause, mais il est indubitable que la supériorité de sa vertu l'avait rendu l'égal des gens haut placés et des gens riches, que, de même que les premiers l'écoutaient sans protester, les seconds le recevaient volontiers chez eux et le traitaient en ami.

Tant est grand l'ascendant d'une irréprochable vie, d'une héroïque vertu !

Saint Jean-Baptiste dont il portait le nom avait été, lui aussi, un prêcheur indomptable. Les précautions oratoires, il ne les connaissait pas ; il appelait tout le monde à la pénitence, les grands et les petits, les superbes et les humbles, et paya de sa tête la sainte audace qu'il eut de reprocher à Hérode son inceste et son adultère.

Larodie pouvait-il avoir un meilleur modèle ?

Dur à lui-même comme son Saint patron, il était dur aussi pour les méchants et les insolents, ne réservant qu'aux bons sa douceur, aux pauvres sa charité, aux malheureux sa tendresse, à l'Eglise son dévouement, aux prêtres son respect, à Dieu les élans de son cœur et ses adorations.

Il ne brisait cependant pas toutes les vitres bonnes à casser avec la même violence ; tantôt ses anathèmes avaient des éclats de foudre, tantôt ils prenaient les allures d'une mordante répartie

Un jour il rencontre un enterrement

A Limoges, comme à Montréal, le cimetière étant fort éloigné, le clergé n'y accompagne pas les convois. Après la dernière

à l'église, ils vont seuls à Louyat, où ils sont reçus par de vieux prêtres, domiciliés dans l'ancien couvent des Franciscains, dont le service consisté à dire les dernières prières sur la tombe.

Laroudie s'arrête, ôte sa casquette et fait le signe de la croix.

Un des hommes qui suivait le mort le voit, se met à rire et dit tout haut :

— Est-il bête avec son signe de croix, celui-là ! . . . Tu ne vois donc pas que c'est un enterrement civil ?

Laroudie s'approche de lui.

— Vous dites ?

— C'est un enterrement civil !

— Ah ! et vous l'accompagnez à Louyat comme ça ?

— Oui.

— Moi, à votre place, je ne me donnerais pas tant de peine, je l'aurais pris par la patte et j'aurais été le jeter à la rivière.

On voit d'ici l'ahurissement de son interlocuteur.

Cet homme si farouche, si terrible aux impies, avait des délicatesses féminines pour ceux qu'il voulait ramener à Dieu.

On lui avait dit qu'il y avait une famille dans laquelle un vieillard n'avait pas fait sa première communion.

J'irai, répondit-il simplement.

Il y alla, en effet, mais la visite n'avait rien d'agréable.

Les gens chez lesquels il devait se présenter n'avaient aucune espèce de religion et l'entrée en matière n'était pas facile.

Lorsqu'il arriva, on le regarda d'un air peu engageant en se demandant ce qu'il venait faire.

— Comment allez-vous, dit-il ?

Et comme on ne répondait pas, il prit une chaise, s'assit et, avisant un affreux marmot couvert de crasse, le nez morveux, qui pleurait dans un coin, il le prit, l'enleva dans ses bras, le mit sur ses genoux en s'écriant :

— Ah ! le joli petit ! est-il mignon !

Pr's il se mit à le moucher, à l'embrasser, le caresser et le faire rire.

La glace était rompue

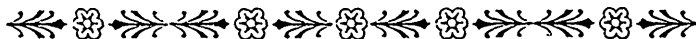
Tel était le grand chrétien que la population de Limoges a qualifié de saint. En lisant les chapitres suivants, on verra que nous nous sommes borné à signaler ici les vertus qui peuvent être imitées par le plus grand nombre, réservant pour les parties de ce livre où Laroudie se révélera fidèle imitateur du pèlerin

Saint Benoit-Labre, fils fervent de notre séraphique père Saint François d'Assise, infatigable adorateur nocturne du Saint Sacrement, les actes héroïques qui lui ont valu tant de respect de son vivant et probablement tant de gloire au sein de Dieu après sa mort.

(A suivre.)



CORRESPONDANCE DE ROME.



Le Consistoire. — Le consistoire qui vient d'avoir lieu est un des plus remarquables du Pontificat de Léon XIII. Il ouvre avec éclat la série des fêtes jubilaires, il revêt un caractère exceptionnel à cause du nombre et de l'importance des promotions qui y ont été faites. Dans l'allocution du 16 Janvier, le Souverain Pontife, après avoir remercié le Seigneur de lui avoir donné de commencer l'année de son Jubilé épiscopal, exprime sa confiance en Dieu et voit dans cette conservation de ses jours, malgré son âge avancé, une preuve nouvelle de la protection divine sur l'Eglise, en ces temps calamiteux. Il ajoute que pour rendre plus heureux encore les débuts de cette année, il a résolu de décerner les honneurs de la béatification à plusieurs Vénérables Serviteurs de Dieu, et d'ajouter au Sacré Collège de nouveaux membres choisis parmi les prélats qui ont mieux mérité de l'Eglise.

* * *

Le Sacré Collège. — Depuis plus d'un an, des vides nombreux s'étaient produits au sein du Sacré Collège ; la mort avait ravi à cette illustre assemblée les existences les plus précieuses et les plus utiles à l'Eglise, entr'autres les cardinaux Mermillod, Siméoni, Manning et Lavigerie. Sur soixante-dix membres dont se compose le Sénat de l'Eglise, lorsqu'il est au complet, il ne s'était produit pas moins de vingt vacances, chiffre rarement atteint jusqu'à ce jour. Léon XIII vient de créer quatorze Cardinaux, sans compter les deux qu'il réserve *in petto*. Dans cette

promotion, il a réuni les personnalités qui, à des titres divers, semblaient, dans les différents pays, les plus dignes de ce choix et les plus aptes à représenter et étendre l'influence de la Papauté. Sous le rapport des nationalités, le Sacré Collège compte trente-six Cardinaux italiens, six français, deux anglais, cinq allemands, cinq autrichiens, deux portugais, deux américains et un belge. On le voit, la composition du Sacré Collège est aussi universelle que l'Eglise, et sous le Pontificat glorieux de Léon XIII toutes les nations sont représentées dans le sénat de l'Eglise.

* * *

Fêtes solennelles de Béatification. — Les fêtes solennelles de Béatification ont été inaugurées pendant le mois de Janvier. Le dimanche 22, eut lieu la Béatification du Vénérable Bianchi, de la Congrégation des Barnabites, et le dimanche suivant celle du Vénérable Gérard Majella, Rédemptoriste. Rien ne peut donner une idée de la splendeur de ces cérémonies et de l'impression qu'elles produisent sur ceux qui ont le bonheur d'en être témoins. C'est le cas où jamais de dire que ces fêtes sont un avant-goût du ciel. Je l'ai éprouvé et je l'ai entendu dire à d'autres. Que sera-ce donc en paradis ?

C'est dans la grande salle de la *Loggia* aménagée pour la circonstance, qu'ont lieu ces splendides cérémonies. Cette salle qui se trouve au-dessus du vestibule de S. Pierre, a l'aspect d'une vaste église. Dans le fond, au-dessus de l'autel, se trouve caché par un voile blanc le tableau qui représente le nouveau Bienheureux, montant au ciel. Tout autour de la salle, ce ne sont que lustres et guirlandes de lumières : un témoin en a compté plus de deux mille. A l'heure dite, le cortège fait son entrée : ce sont les clercs de la Basilique Vaticane, séminaristes et prêtres, les chanoines de S. Pierre, de nombreux évêques et enfin le Prélat célébrant.

Viennent ensuite les Cardinaux accompagnés de leurs familiers et escortés par la Garde suisse en grande tenue. Quand tous ont pris place dans le sanctuaire, un Prélat monte en chaire, et lit en latin le décret de la Béatification. A peine cette lecture est elle terminée, que le célébrant s'avance au pied de l'autel et entonne le *Te Deum*. Au même instant, le voile qui cachait le tableau tombe, et au centre de la gloire, au milieu des flots de lumière

apparaît aux yeux de tous, comme une vision céleste, le Bienheureux qui monte au ciel. Toutes les cloches de S. Pierre sont en branle, unissant leurs voix d'airain aux accords harmonieux de l'orgue et un chœur de musiciens alterne avec le peuple les versets de l'hymne d'actions de grâces. Quand les chants ont cessé toute l'assistance tombe à genoux, le Pontife élevant la voix invoque publiquement le nouveau Bienheureux : *Ora pro nobis, beate* et tous de répondre en chœur : *ut digni efficiamur promissionibus Christi.*

Il est impossible d'exprimer ce que l'âme éprouve en ce moment, quand pour la première fois s'élève cette prière publique et solennelle, à l'adresse de celui qui cinquante ou cents ans auparavant, n'était qu'un humble moine ou un pauvre frère convers et qui maintenant reçoit de tels honneurs. La joie inonde l'âme, la prière s'élève fervente et pleine de foi jusqu'au Bienheureux, avec la fumée de l'encens qui brûle devant ses reliques et la reconnaissance la plus grande monte vers le trône de Dieu, si admirable dans ses Saints et si miséricordieux pour ses fidèles serviteurs.

Après le chant de l'oraison, commence la messe solennelle en l'honneur du Bienheureux et la cérémonie se termine par la bénédiction pontificale, laissant tous les assistants sous l'impression des plus douces émotions.

Le Saint Père n'assiste pas à la cérémonie du matin, mais l'après-midi, il se rend dans la salle de la *Loggia*, accompagné des Eminentissimes Cardinaux, des évêques et autres personnages de la Famille pontificale, pour y prier devant les reliques du nouveau Bienheureux. Le dimanche 22 et le dimanche 29, plus de cinq mille personnes se pressaient dans la vaste salle pour voir le Saint Père à son passage et recevoir sa bénédiction. Le Souverain Pontife a voulu traverser à pieds cette foule qui l'acclamait et a montré une fois de plus que, malgré tous les mensonges des journaux maçonniques, il porte vaillamment le poids de ses quatre-vingt deux ans.

* * *

Nouvelles de l'ordre. — La Congrégation des Rites a tenu une séance solennelle au Vatican, dans le courant du mois dernier et a examiné plusieurs causes de Canonisation et de Béatification. Parmi celles qui nous intéressent plus particulièrement,

nous avons remarqué celle du Vénérable Modestino de Jésus, prêtre franciscain de Naples, et celle de la Bse Baptista Varani, fille du duc de Camerino, et fondatrice du monastère de Ste Claire de cette même ville. La Sacrée Congrégation, s'est occupée également de la cause du Vénérable François de Montmorency, premier Evêque de Québec, et de l'introduction de celle du serviteur de Dieu, Jean Baptiste Gault, Evêque de Merseille,

* * *

Une autre nouvelle concernant la famille franciscaine, c'est la promotion au cardinalat de Mgr Persico de l'ordre des Frères-Mineurs Capucins et la nomination du Rme Père Gabriel de Modène à l'évêché de Zappa, en Albanie. Le nouveau Prélat, qui vient d'arriver au collège S. Antoine pour recevoir la consécration épiscopale, était supérieur de la résidence de nos Pères et pro-préfet apostolique de Castrati, en Albanie.

* * *

Le jour de la Purification, le Souverain Pontife a reçu l'offrande traditionnelle des cierges qui lui sont présentés par les députations des chapitres des basiliques de Rome, par les Curés des paroisses et les Procureurs généraux d'Ordres religieux. Parmi ces derniers se trouvait le T. R. P. Raphaël d'Aurillac. Lorsqu'il fut admis à présenter son cierge au Saint Père, il lui dit : " Daigne Votre Sainteté bénir l'Ordre franciscain dont Elle est l'illustre Protecteur. — " *Me ne glorio*, répondit aussitôt Léon XIII avec bonté, je m'en glorifie ; oui, bien volontiers, je bénis tous les enfants de la grande famille de S. François.

* * *

Outrages au Saint Père. — Tandis que tous les gouvernements s'associent aux fêtes jubilaires, par l'envoi de félicitations, de vœux et de présents à l'adresse du Souverain Pontife, il en est un qui fait ombre au tableau, et qui sous l'inspiration de la secte maçonnique semble prendre à tâche de prodiguer les outrages au Saint Père et de multiplier ses angoisses. Ce gouvernement est précisément celui qui avait promis au Souverain Pontife une demeure tranquille dans la ville qu'il lui a volée. Je vous ai parlé de la magnifique lettre de Léon XIII au peuple italien, sur

la franc-maçonnerie : la police de Gênes en a interdit la distribution sur la voie publique, sans doute au nom de la soi-disant liberté ! Quelques jours après, le 9 Janvier, les ennemis de la Papauté célébraient l'anniversaire de la mort de Victor Emmanuel. Ils l'ont fait à leur façon, et ils en ont profité pour violer une fois de plus la vénérable église du Panthéon qui renferme les ossements de tant de saints et qui est dédiée à la Reine des Martyrs. Ils ont voulu faire d'une cérémonie religieuse une démonstration antipapale et ils ont pu le faire en toute liberté, sans que la police ait osé protester. Parmi les bannières qu'ils ont introduites dans l'église, il y en avait une dont la lampe était surmontée d'une louve foulant aux pieds la *tiare*, emblème du pouvoir spirituel du Souverain Pontife. Sur le plis de la bannière étaient inscrits ces mots : *Condamnés politiques pontificaux*, et autour du porte-étendard se groupaient les figures sinistres de bandits qui avaient été frappés sous le gouvernement du Pape. Ce n'est pas la première fois que le Panthéon est le théâtre de scènes scandaleuses ; on se rappelle encore le 2 Octobre 1891. Il semble qu'on veuille forcer le Saint Siège à déconsacrer l'Eglise où reposent les cendres de Victor Emmanuel ; il ne faudrait pas beaucoup d'incidents comme celui que je viens de citer pour obliger le Souverain Pontife à prendre une semblable mesure,

* *

Outrages à la Très Sainte Vierge. — A la fin du mois dernier, un blasphème épouvantable, à l'adresse de la Sainte et Immaculée Vierge Marie, à été prononcé en pleine chambre italienne par un de ces démons incarnés, qu'on trouve, en cette fin de siècle, parmi les représentants de la nation, au sein de certaines assemblées législatives. Chose incroyable, il ne s'est trouvé personne pour protester contre cet odieux blasphème qui a profondément contristé le Saint Père et tous les cœurs catholiques. Le président, si prompt à rappeler à l'ordre lorsqu'il entend la moindre allusion faite au roi ou au gouvernement, a cru pouvoir permettre cet outrage public à la Reine du ciel et de la terre, dans une ville qui, malgré 22 ans de corruption gouvernementale, a conservé dans toute son ardeur sa vieille dévotion à la Madone ; les députés n'ont rien dit, et il paraît même qu'on a vu sourire certaines dames qui se trouvaient dans la tribune présidentielle. Ce n'est pas chez les Turcs qu'on verrait pareille chose !

De tels actes ne sont pas de nature à désarmer le bras de Dieu, qui pèse bien fort sur la pauvre Italie. Les catholiques de Rome ont voulu réparer cet outrage fait à la Sainte Vierge. Le jour de la Purification de nombreuses communions ont été faites, le chapelet a été récité publiquement dans les églises à cette intention, et le soir, un grand nombre de maisons étaient illuminées en l'honneur de la Sainte et Immaculée Vierge Marie.

Espérons que cette démonstration d'amour des âmes pieuses, jointe aux prières des nouveaux bienheureux, apaisera la justice divine et qu'enfin le Souverain Pontife retrouvera la liberté dont il a tant besoin pour le gouvernement de l'Eglise et pour le bien des âmes. Léon XIII ne se décourage pas et il attend avec confiance l'heure de Dieu. Répondant à l'adresse de sa Garde noble, il lui a fait entrevoir le jour " où il lui sera donné d'accompagner le Pape dans les rues de Rome et aux cérémonies des grandes basiliques. Quand et comment cela sera? a-t-il ajouté, c'est le secret de Dieu ! "

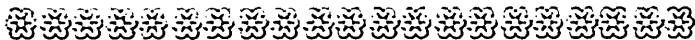
Prions pour hâter cet heureux moment.

FR. BONAVENTURE DE ROUBAIX.

Min. Obs.



GRANDE PROCESSION DU CAREME, DANS LA BASILIQUE DU T. S. SEPULCRE.



Nous prelundons aux imposantes cérémonies de la Semaine Sainte, par une cérémonie particulière, aussi très solennelle, dans son genre, et que nous allons essayer de décrire.

Le premier samedi du Carême, à une heure et quart de l'après-midi, le Très Révérend Père Vicaire Custodial, le Très Révérend Père Procureur Général, avec deux autres membres du Conseil de Terre-Sainte et tous les Religieux non empêchés, se rendent du Couvent de S. Sauveur, précédés de deux *Carreas* et du

Dragman, au Palais Patriarcal. Son Excellence, le Patriarche Latin et tout le clergé séculier et régulier savamment, la croix en tête, vers le Très Saint Sépulcre.

Habituellement le Consul de France, avec tout le personnel du Consulat, en grand uniforme, accompagne le Patriarche marchant à sa droite, et le Chancelier marche à la droite du Père Vicair.

Son Excellence est reçue à la *Pierre de l'Onction* qui se trouve à l'entrée de la Basilique, par le Supérieur de la Communauté Franciscaine du Très Saint Sépulcre. Quatre chantes, choisis parmi nos Religieux, entonnent le *Te Deum*, et la procession se met en marche. En arrivant devant le Saint Edicule, elle s'arrête et le Patriarche entre seul et prie sur le Tombeau de Notre-Seigneur jusqu'au verset : *Te ergo quæsumus* : il se relève alors et la procession continue sa marche jusqu'à la *Chapelle des Latins*. Le chant du *Te Deum* et des prières qui le suivent étant terminé, Sa Béatitude va prendre place au trône et la pieuse cérémonie du baisement des mains commence. La population Latine y assiste en foule, et les Pèlerins le considèrent comme une spéciale ferveur. La cérémonie terminée, le Patriarche monte à la *salle de réception*, accompagné du Consul de France et de tous les dignitaires du Patriarcat et de la Custodie de Terre-Sainte.

Cette salle de réception, appelée la *Chambre du Custode*, est une toute petite cellule de moine, mal éclairée, froide, humide, contenant un lit sur lequel les chanoines déposent leur beau camail d'hermine, le fauteuil du Patriarche, une petite table et quelques pauvres chaises. Cette grande pauvreté du petit Couvent des Franciscains au Très Saint Sépulcre fait une grande impression sur les pèlerins ; ils en conservent le meilleur souvenir.

Les autres personnes du cortège se dispersent dans la vaste galerie qui entoure le monument du Très Saint Sépulcre, où les étrangers vont satisfaire une légitime curiosité qui consiste à être témoins de l'entrée solennelle du Patriarche Grec schismatique, suivie de celle du Patriarche Arménien, également schismatique.

D'autres, dans l'intervalle, montent un escalier très étroit et extrêmement rapide, et arrivent sur une petite terrasse, à ciel ouvert, mais dont l'horizon est borné de toutes parts par les hautes constructions cirvoisines. — C'est un don de sa majesté l'Empereur d'Autriche, lors de son Pèlerinage aux Lieux Saints en l'année 1869. Avant cette époque, nos Religieux

n'avaient ni air, ni lumière : les écuries du Pacha les dominaient et faisaient de leur petit Couvent une résidence obscure, malsaine, inhabitable. -- Actuellement, les petites cellules prennent un peu de lumière par cette terrasse, due à la générosité du monarque.

Lorsque la double entrée des Patriarches non-unis, avec le long cérémonial qui l'accompagne est complètement terminée, notre grand: Procession s'organise. C'est au témoignage de tous, une des cérémonies qui produit le plus d'impression entre toutes celles qui se font en Terre-Sainte !

Tous ceux qui ont quelque notion des cérémonies religieuses en Orient, savent qu'il s'y fait une consommation énorme d'*huile d'olive*, pour les innombrables lampes qui brûlent jour et nuit dans tous nos Sanctuaires ; de *vin* pour les flambeaux portés par toute l'assistance de toutes nos processions : et d'*encens* parfumé d'Arabie que l'on verse sans réserve dans les encensoirs qui fument perpétuellement et qui ressemblent à des brasiers ardents.

Une illumination féérique, mais dont on ne voit bien tout l'effet saisissant que dans les ténèbres de la nuit, inonde toute la vaste Basilique : des *centaines* de lampes brillent dans la seule rotonde du Très Saint Tombeau.

La Procession se range sur deux rangs, avec la Croix, les acolythes, l'encensoir *fumant*, nos petits enfants arabes de la maîtrise de S. Sauveur, tous en habit de chœur et portant des flambeaux, vient tout le clergé régulier suivi des quatre *chantres* qui précèdent immédiatement le clergé séculier, les chanoines et les dignitaires qui entourent Sa Béatitude. Le Patriarche assiste en *Cassa Magna*. Le Consul de France avec tout son personnel, en brillant uniforme et portant de gros flambeaux, pesant plusieurs livres, marche en arrière, précédé de quatre *Carbas*, armés du cimenterre et battant en cadence, de leur longue canne au pommel d'argent, avec une gravité tout orientale, le pavé sonore de la vaste Basilique. Arrive ensuite le groupe compact des Pèlerins et des Latins indigènes : une foule innombrable de tout Rite et de toute Nation. *les seuls Juifs exceptés*, se place sur leur passage. Des soldats Turcs, en armes, de la garnison de Jérusalem et dont le nombre variant suivant les circonstances, s'élève parfois au chiffre de *neuf cents*, occupent pour le bon ordre, les différents endroits de l'indescriptible monument par où passera cette Procession, indescriptible elle-même.

Le point de départ est marqué par le premier Sanctuaire déjà

nommé plus haut ; c'est la petite église ou chapelle des *Latins*. C'est là que les Pères de Terre-Sainte officient jour et nuit et offrent à Dieu leurs chants, leurs veilles et leurs prières, en actions de grâces pour tous les Bienfaiteurs de la Terre-Sainte. Ce lieu vénérable s'appelle proprement la *Chapelle de l'apparition*.

La tradition locale place *ici*, en effet, l'apparition de Notre Seigneur à sa divine Mère le matin du jour de sa glorieuse Résurrection. C'est *ici* encore que la Vraie Croix, retrouvée par Ste Hélène, opéra son premier miracle, lorsque S. Macaire, évêque de Jérusalem l'appliqua à une femme dangereusement malade et qui reçut instantanément sa guérison complète. Trois autels ornent la chapelle de l'apparition. Le maître-autel est celui du milieu où repose le T. S. Sacrement. Le deuxième autel, celui de droite, était tenu autrefois en grande vénération. On remarquait à sa partie supérieure, une petite fenêtre, avec une grille de fer. C'est là que l'on avait déposé une portion notable de la Vraie Croix, rapportée de Perse à Jérusalem, vers l'an 628, par l'empereur Héraclius, vainqueur de Chosroës.

Cette insigne relique, ou une autre, laissée à Jérusalem par Ste Hélène, selon l'opinion de quelques-uns, nous fut insidieusement ravie et d'une manière sacrilège par les Arméniens schismatiques, lorsque tous nos Religieux du Mont Sion, en l'année 1537, furent jetés en prison, par l'ordre barbare de Soliman, empereur des Turcs. La Procession ne s'arrête pas à cet autel qui ne possède plus son riche trésor. Mais le prêtre, revêtu du surplis et d'une riche étole encense de trois coups le T. S. Sacrement et récite à haute voix l'antienne : *o sacrum convivium* avec les versets et l'oraison. Durant ce temps toute la Procession est à genoux. Le Patriarche est à genoux, *in plano*, sur un petit coussin, en face du T. S. Tabernacle, tenant, d'une main le processionnal aux tranches dorées ; et de l'autre, un cierges de dix à douze livres, de forme carrée, à quatre mèches et aux angles arrondis. L'oraison terminée, tous se tent à genoux. Le prêtre en surplis, seul, se lève et passe à l'autel de gauche : *c'est l'autel de la Sainte Colonne*.

Du temps de S. Jérôme la Colonne de la Flagellation se conservait intacte : elle fut vénérée par Ste Paule dans sa visite au Mont Sion, où cette colonne soutenait le portique du Saint Cénacle et sur les flancs de laquelle on remarquait encore visiblement les traces du Précieux Sang qui l'avait inondée, dans le supplice de la Flagellation. Cette colonne vénérable fut, dans la

suite, brisée par les infidèles. Les débris en furent recueillis avec respect par nos Pères et l'un d'eux, Boniface de Raguse, alors Custode de Terre-Sainte, en envoya un fragment au Pape Paul IV ; un autre, au roi d'Espagne ; et un troisième, à la République de Venise. Ce dernier se conserve toujours à la belle église de S. Marc et chaque année, le 16 Avril, il est porté solennellement en procession et exposé à la vénération des fidèles.

Un des plus notables fragments nous a été conservé par le même Père Boniface de Raguse et déposé *ici*, dans cet autel de gauche, derrière une porte en fer, travaillée à jour. Cette Colonne de porphyre, haute de deux pieds et demi environ est l'objet d'une vénération universelle. Les Catholiques la vénèrent ; les Rites dissidents la vénèrent ; leurs prêtres, chaque nuit à matines, et chaque jour à vêpres viennent l'encenser solennellement ; leurs milliers de pèlerins jour et nuit viennent y faire leur prière.

Les chœurs donc, toute la Procession étant à genoux, et tous les flambeaux allumés, entonnent solennellement l'hymne à la Colonne et qui se continue ensuite à deux chœurs, alternativement. C'est la première des *douze stations* que nous allons visiter successivement, pour revenir de nouveau à la chapelle de l'apparition où se terminera toute la cérémonie.

AD COLUMNAM
FLAGELLATIONIS

Apud quam est
Indulgencia Plenaria.

HYMNUS

Trophæa Crucis mystica
Os, lingua, mens hic personent ;
Christique sic vestigia
Cor nunc sequatur flebile.

Qui gratis Adæ debitum
Laxat rigore sanguinis :
Nostros dolores sustinens,
Ad hanc columnam creditur.

DEVANT LA COLONNE DE LA
FLAGELLATION

Indulgence Plénière

HYMNE.

Que notre bouche, notre
langue et notre cœur célèbrent
ICI les mystérieux trophées de
la Croix, et que notre âme, en
suivant les traces du Christ, les
arrose de ses larmes.

Dans sa bonté toute gratuite
il paie de son sang la dette que
nous avons contractée en Adam,
et prenant sur lui nos douleurs,
il est attaché à cette colonne
pour y être battu de verges.

Ut nulla plagis saucii
Pars corporis sanctissimi
Non langueat lethalibus
Sulcis, flagrorum grandibus.

Compago laxat artuum
Nexus, dolore nimio
Et pectus intra liquitur,
Ut sole cera solvitur.

Se dat percutientibus
Ut flagelletur acriter
Sic Patris iram leniens,
Dat suis vitæ aditum. Amen.

ANTIPHONA

Apprehendit Pilatus Jesum
et flagellavit, ac tradidit eis ut
crucifigeretur.

Ÿ. Fui flagellatus tota die.

℞. Et castigatio mea in ma-
tutinis.

ORATIO.

Respice, quæsumus, Domine,
super Ecclesiam tuam, quam
pretioso sanguine redemisti ; ut
eo semper ditata, præmia con-
sequatur æterna. Qui vivis et
regnas in sæcula sæculorum.
Amen.

Pater, Ave, etc.

Tout le chant terminé, le Prêtre qui était seul debout, s'est mis à genoux, à son tour, et tous ont récité *en silence*, le *Pater* et l'*Ave*, ce qui se répétera à chaque nouvelle station, pour gagner les *Indulgences*.

(*A suivre.*)

Les coups redoublés de fouet
labourent et sillonnent profon-
dément un à un chacun de ses
membres : son corps adorable
n'offre plus qu'une large plaie.

Ses nerfs sont rompus ; et
dans l'excès de sa douleur, sa
poitrine semble se dissoudre
comme la cire se fond aux ra-
yons du soleil.

Il se livre à ses bourreaux
pour être cruellement flagellé :
c'est ainsi qu'il apaise la colère
de son Père et qu'il ouvre aux
siens la porte de la vie. Ainsi
soit-il.

ANTIENNE

Pilate se saisit de Jésus et le
fit flageller : et puis il le livra
aux Juifs pour être crucifié.

Ÿ. J'ai été flagellé la journée
entière.

℞. Et mon supplice a com-
mencé dès le lever de l'aurore.

ORAISON.

Nous vous prions, Seigneur,
de jeter un regard favorable sur
votre Eglise que vous avez ra-
chetée au prix de votre sang,
afin qu'elle obtienne, à l'aide de
ce secours tout puissant, les
récompenses éternelles. Ainsi
soit-il.

Notre Père, Je vous salue, etc.

FR. J. *Missionnaire de Terre-Sainte*



Etude sur le Tiers-Ordre de S. François.



LE TIERS-ORDRE DE S. FRANÇOIS CONSIDÉRÉ COMME LE RETOUR
A LA FERVEUR DES PREMIERS AGES DE LA FOI



L'esprit des premiers chrétiens était un esprit de pénitence. Veilles, jeûnes et abstinences étaient comme l'élément des fidèles de la primitive Eglise. Le spectacle du Calvaire, le sang de Jésus Christ n'avait pas eu le temps de sécher, les tenait toujours en haleine vers le ciel. Satisfaire le besoin des sens était pour eux une charge.

Ces rigueurs de la primitive Eglise qui allèrent diminuant au contact des siècles, le séraphique S. François les recueillit dans sa règle pour conserver au catholicisme ces âmes fortement trempées par la pénitence, seules capables de grandes choses, et perpétuer ainsi par sa famille religieuse, répandue aux quatre coins du monde, un levain surnaturel d'abnégation qui, mêlé à toute la masse, fût capable de la préserver des atteintes du vice, en la vivifiant dans les saintes énergies de la vertu. Aussi, au XIII^{me} siècle, la règle franciscaine peut-elle revendiquer une large part d'action dans le réveil de l'esprit chrétien, lequel a été et sera toujours synonyme d'abnégation.

Dans sa constitution *Miserors Dei Filius*, le Vicaire de Jésus-Christ a diminué de beaucoup les charges matérielles des enfants de S. François à l'égard de la pénitence, et, à part deux jeûnes particuliers, fixés aux veilles de S. François et de l'Immaculée Conception, il ne leur impose d'autres obligations que celle de la loi commune réglant la pénitence chrétienne. Il est facile de reconnaître là l'esprit pratique du Pontife qui préside aux destinées de l'Eglise.

L'abstinence et le jeûne sont, hélas ! pour le plus grand nombre des chrétiens, à l'état de lettre morte. Beaucoup de ceux-là même

qui s'approchent des sacrements, et qu'aucune raison théologique sérieuse dispense de la loi, éludent trop facilement les mortifications imposées par l'Eglise, sous le spécieux prétexte d'exigences de *tel ou tel milieu, d'affaiblissement général des nerfs d'agitation nerveuse, etc.*

En vérité, c'est là un curieux système d'excuses inventé par les chrétiens de nos jours, si fertiles en expédients quand il s'agit d'esquiver quelque responsabilité trop gênante ; mais je doute fort que ces prétextes aient de la vague au tribunal de Dieu, à l'effet de supprimer ou de diminuer le purgatoire d'un grand nombre. . . .

Toutefois, nous n'avons pas de peine à admettre que les santés ne sont pas les mêmes aujourd'hui qu'autrefois : voilà pourquoi l'Eglise a singulièrement tempéré la rigueur, de ses jeûnes. Mais ces tempéraments, qui donc les a ruinés ? N'en accusons point le jeûne. Nos Pères jeûnaient et étaient plus forts que nous qui ne jeûnons plus, nos bras ne seront jamais aussi robustes que leurs bras. Ce qui nous tue, hélas ! c'est le plaisir, c'est la soif des jouissances. Toujours, il sera vrai de dire que les excès de la table font plus de victimes que le fer meurtrier : "*Plus occidit gula quam gladius.*" Ce qui détériore les santés, c'est qu'on ne sait rien refuser aux appétits des sens. On se trouvera bien assez de vigueur pour valser des nuits entières, dans des costumes pas trop légers, pour ne rien dire de plus, nuisibles au corps comme à l'âme ; on sera de toutes les *réceptions*, de tous les *pique-niques*, des plus étourdissantes parties de plaisirs. Quand à faire maigre une fois la semaine, on n'en aura pas la force, et les catholiques prétendus pratiquants, se donnant rendez-vous pendant le carême à des tables plus succulentes que jamais, se dispenseront de la loi de l'Eglise avec une touchante unanimité. Volontiers, ils seraient pour une révision de l'Evangile, au dix-neuvième siècle, comme si la loi de la pénitence cessait d'obliger parce qu'on ne s'en accomode pas !

"Je ne puis supporter le jeûne ni l'abstinence." Affirmation trop généralement gratuite, car elle ne repose sur aucune preuve sérieuse. La plupart de ceux qui l'ont à la bouche, se sont-ils jamais essayés pour de bon au jeûne et à l'abstinence ? L'expérience vaut pourtant la peine d'être faite, car ici, nous sommes en face d'un précepte formel de l'Eglise, et certes l'Eglise ne commande rien d'impossible. L'Eglise n'est pas une marâtre,

encore moins un bourreau, elle est au contraire une mère, et une mère toujours miséricordieuse ; mais elle veut en général que ses enfants s'essayent loyalement à l'observance de ses lois et qu'ils ne s'en dispensent que lorsqu'il est constaté que la pénitence matérielle est au-dessus de leurs forces. Raisonner et procéder différemment, c'est donner à sa conduite le langage que voici : J'aurais probablement assez de santé pour jeûner ou faire abstinence, mais j'ai l'âme trop charnelle pour obéir au précepte.

Si encore on n'appliquait qu'à soi-même ce système préconçu et funeste d'immortification ! Mais c'est dans l'éducation des enfants qu'il prend surtout sa plus déplorable extension. Que de mères de famille, pieuses chrétiennes par ailleurs, sont les premières à exempter leurs enfants de l'abstinence, pour la belle raison qu'elles doivent aider leur croissance, prévenir une maladie, que sais-je ? Le simple devoir serait de se conformer soi-même et ses enfants à la loi de l'Eglise ; il y aurait là en même temps un acte de virilité chrétienne et de confiance dans le Dieu qui a donné la santé la plus florissante aux trois enfants qui en pleine cour de Babylone restèrent fidèles à la loi de l'abstinence. Agir différemment, n'est-ce pas le moyen d'insinuer le sensualisme de bonne heure dans des cœurs que la force devrait pétrir autant que la tendresse ; dans des âmes à qui l'on évite avec un soin jaloux tout ce qui sent l'effort, la peine, le sacrifice ; dans des tempéraments qui, bercés et formés par la mollesse, ne deviendront jamais des caractères ?

Autre abus. Une dispense cessant d'être légitime parce que les motifs qui l'imposaient viennent à cesser, on tarde à revenir à la loi, si tant est que l'on y revienne.

Il faut revenir à la pénitence chrétienne. Comme le sel conserve les viandes, suivant la comparaison si pleine de justice du B. Frère Egide, la pénitence conservera nos corps aussi bien que nos âmes.

Le Tiers-Ordre de S. François, appelé par excellence le Tiers Ordre de la pénitence, doit contribuer pour une très large part à cette rénovation, dans l'Eglise, de la mortification chrétienne. Voilà pourquoi le Pape, avec ce grand sens qui caractérise tous les actes émanant de la chaire de Pierre, dispense les Tertiaires de tous les jeûnes et abstinences, qui ne sont pas renfermés dans les lois générales de l'Eglise, afin qu'ils concentrent sur ces prescriptions de la pénitence chrétienne toute leur fidélité, et les

ramèment ainsi dans la *pratique en les rendant ac nouveau populaires, par la dilatation de leurs rangs dans toutes les classes de la société.*

Léon XIII loue pourtant les Tertiaires de se conformer à la discipline première et aux prescriptions de la règle primitive. A la suite du Pape, nous ne pouvons qu'engager les Tertiaires à élever le plus possible leur existence à cet ancien niveau de sacrifice et d'abnégation. Par là, ils se rapprocheront mieux de la ferveur des premiers siècles de foi ; ils serviront les intérêts de Notre-Seigneur qui cherche partout des victimes capables d'apaiser le courroux de son Père, et d'appliquer aux âmes les fruits de sa Passion ; ils avanceront eux-mêmes sûrement dans la voie spirituelle dont les progrès sont proportionnés aux sacrifices que l'on s'impose.

Quelle que soit la mesure de leurs mortifications extérieures, ils n'oublieront jamais que si la pénitence spirituelle, sans un accompagnement discret de pénitence corporelle, n'est bien souvent qu'une âme sans corps, c'est-à-dire, une pénitence incomplète, la pénitence corporelle sans la pénitence spirituelle est un corps sans âme.

Tant de moyens, tant d'occasions de nous mortifier sont à notre portée, et nous n'y songeons pas ; comme si le côté prosaïque de notre existence pouvait nous empêcher d'être sublimes devant Dieu, dans le détail ! . . . Jésus n'a pas été moins grand à Nazareth qu'à Jérusalem, ni moins admirable sur le Calvaire que sur le Thabor. Imitons-le : cette maladie, notre compagne inséparable depuis des années, cette infirmité secrète, cet état maladif, qui nous donnent tous les mérites de la souffrance sans les bénéfices de la compassion ; ce caractère difficile dont le continuel vis-à-vis ménagé par la Providence toujours miséricordieuse jusque dans ses rigueurs, est une épreuve que le temps n'érousse pas ; ces saillies de l'activité trop humaine, de la curiosité, de la vivacité, de la mauvaise humeur qu'il faut refouler : autant de penitences, autant de croix taillées pour nous, de toute éternité, par la main de notre Père céleste et qui ne demandent qu'a se placer sur nos épaules pour centupler nos mérites en doublant le fardeau de la vie, de cette vie dont on a pu dire que " l'ennui est le fonds."

Nous ne pouvons jeûner corporellement ; tous, sans exception, nous pouvons pratiquer le jeûne spirituel. Un Père de l'Eglise

l'a ainsi défini : “ *Jejunet pes, jejunet lingua, jejunet manus.*”
Faites jeûner votre langue si affamée de paroles, si avide de critiques et de réflexions qui blessent les saintes délicatesses de la charité, pour ne rien dire de plus : faites jeûner votre main en mettant toute votre énergie à l'accomplissement du devoir, quelque pénible qu'il vous paraisse ; faites jeûner votre pied, par une pureté d'intention qui ramène en définitive toutes vos démarches à Dieu et à Dieu seul ; que pour chacun des actes si nombreux de votre existence, comme pour votre existence en bloc, Dieu soit à la fois votre point de *départ* et votre *terme*. Vous aurez pratiqué le jeûne spirituel, et vous mériterez que les anges, que le Seigneur lui-même, viennent vous servir les consolations de l'âme, cette manne délicieuse qui est le partage de cœurs vaillants. N'oublions jamais cette parole de S. Jean de la Croix : “ L'homme est descendu du trône de l'innocence par l'échelle du plaisir ; il ne peut y remonter que par l'échelle de la douleur.”

FR. PIERRE-BAPTISTE,
Min. Provincial.



Perles Séraphiques

POUR ARRIVER A LA PERFECTION IL FAUT VAINCRE LA PREMIERE DIFFICULTE.



La perle de la perfection est d'un si grand prix qu'elle ne saurait être trop ardemment, ni trop continuellement convoitée. Or rien n'enflamme la convoitise du pauvre comme la comparaison entre ses privations, sa détresse, et les jouissances de l'opulence. De même, pour exciter et entretenir en nous la soif de notre avancement spirituel, rien de plus puissant que de comparer souvent notre dégradation, notre esclavage avec les joies intimes de l'âme fidèle qui marche généreusement dans le chemin de la perfection.

Voyons l'enfant prodigue gardant son vil troupeau. Il considère ses habits usés, rapiécés, la nourriture grossière et insuffisante à laquelle il est réduit, la déconsidération où il est tombé, et son souvenir se reporte sur l'aisance et le bonheur où vivent les serviteurs de son père. C'en est trop : son cœur ne tient plus à de si cuisants remords : il quittera ses désordres et rentrera dans sa famille, ne fut-ce que comme simple journalier. Et voilà qu'en effet il se lève, il brise avec les mauvaises habitudes, il foule aux pieds la honte et vient tomber, humilié et repentant, devant son père. Pour faire tout cela il lui en a coûté ; où donc a-t-il trouvé le secret de tant d'énergie ? Ne le cherchons pas ailleurs que dans le contraste de sa vie passée et de sa vie présente. Un contraste analogue entre ce que nous sommes et ce que nous devrions être, peut faire de nous des saints. Un peu de cœur et de réflexion, et nous dirons : A tout prix je veux être parfait. Et devant cette indomptable résolution il n'y aura pas d'obstacles qui tiennent.

Bien vite, mettons alors la main à l'œuvre, l'important c'est de vaincre au plus tôt la première difficulté. Des grâces spéciales sont attachées à cette première victoire, et rien n'excite la valeur du soldat comme de remporter un premier avantage.

Tel a été le début du glorieux Triomphateur, notre Chef S. François. Il se sentait appelé à la vie parfaite, et il conjurait le Seigneur de l'engager lui-même dans cette voie. Or un jour qu'il chevauchait dans la plaine d'Assise, un lépreux se présenta à lui. Un lépreux ! c'était précisément ce dont il avait le plus d'horreur au monde. L'occasion était belle d'éperonner vivement et de détourner son visage. Tel fut, en effet, le premier mouvement du jeune cavalier, mais soudain, une pensée le saisit : " Je veux, se dit-il, pratiquer la perfection évangélique ; le puis-je sans travailler à vaincre toutes les répugnances de la nature ? " Aussitôt il met pied à terre, il s'impose d'approcher du lépreux, de lui donner une aumône et de lui baiser la main en se recommandant à ses prières. " Or ce qui jusqu'alors lui avait paru si amer, s'était subitement changé en douceur pour son âme et son corps. " En remontant à cheval, il surabondait de joie, remerciant Dieu de lui procurer pareille victoire et pareille consolation. Une dernière fois il voulut regarder le lépreux. . . . Mais François était seul. Etonné, il regarde de tous côtés dans la plaine aussi loin que sa vue peut s'étendre. . . . plus de lépreux ! Ne doutant pas que ce

fût un ange qui lui était apparu sous cette forme pour éprouver sa vertu, notre héros en remercia Dieu par des chants d'allégresse et lui promit de marcher de victoire en victoire.

Dans le premier pas, l'élan est donné à notre âme, cet élan ne doit pas se ralentir, mais toujours il doit nous porter à quelque chose de plus parfait.

Nous avons vu pour S. François dans un premier acte de générosité, le principe d'une perfection séraphique. Rien désormais n'arrêtera l'élan du Chevalier du Christ. La grâce de Dieu ne lui laissera plus de relâche. "François, lui dit bientôt une voix intime, si tu veux connaître ma volonté, méprise tout ce que tu as estimé, déteste tout ce que tu as aimé, et ce qui te paraît dur et amer te deviendra doux et aimable."

Déjà il en avait fait la douce expérience lorsqu'il avait embrassé un lépreux sur la route. Depuis, son goût pour la retraite, le silence, l'oraison, s'était accru sensiblement. Mais cette première victoire lui avait tant coûté, la nature s'était tellement cabrée tout d'abord, qu'il la comptait pour rien. Et puis, lui qu'on surnommait "*la fleur de la jeunesse d'Assise*" resterait-il toujours le gentilhomme raffiné et délicat qui rivalisait de luxe avec les jeunes gens les plus élégants ? . . . François résolut un grand coup, un coup mortel pour son penchant.

C'était en 1205, les mendiants se pressaient nombreux à la porte de l'Eglise des Apôtres. Comme il sortait, François vit là l'occasion de s'humilier et la saisit. Il s'approche d'un mendiant, lui donne ses vêtements, lui demande en retour les haillons de sa misère, s'en revêt, se mêle avec les indigents, recueillant les aumônes comme eux. Toute la journée se passa dans ce rude apprentissage, journée définitive contre son orgueil, son goût pour le faste et sa recherche dans sa mise. Le soir venu, il distribua aux pauvres les aumônes reçues et se retira en bénissant Dieu.

A dater de ce jour commencent les grandes charges du démon contre l'intrépide amateur de la perfection. François est assailli par les plus pressantes tentations, sa mémoire est hantée par le souvenir du luxe et des plaisirs abandonnés ; des parents, des amis viennent le tourmenter pour le ramener à sa vie passée. Mais François fut intraitable : il voulait être parfait, il avait mis la main à la charrue, jamais il ne regarda en arrière.

Le désir de la perfection a fait des héros, il a produit aussi des

héroïnes. Une jeune personne s'était abandonné pendant neuf ans à l'impétuosité de ses passions. Ses désordres étaient connus de tout le monde. Tout à coup la mort brise ses relations criminelles. En face d'un cadavre elle pense à mourir elle aussi au vice et au monde. Elle quitte ses vaines parures, se revêt d'une robe simple et noire, se dépouille de tout. Elle sera réduite à la misère, avec son enfant... N'importe : elle quitte le palais témoin de ses chutes. Pendant qu'elle s'avance vers la maison de son père, de grandes luttes s'engagent dans son cœur : elle se représente la confusion qu'elle éprouvera dans son pays où elle était si connue, les injures dont ne manquera pas de l'accabler sa famille. Néanmoins, elle marche toujours et à chaque pas son courage augmente, la grâce de Dieu la fortifie. Elle surmonte tout respect humain, toute délicatesse de la nature. Dès ce moment, sa générosité pour Dieu n'eut point de bornes et Dieu la combla de grâces sans mesure. Vous la connaissez, chers lecteurs, et vous avez déjà nommé Ste Marguerite de Cortone.

PRATIQUE. — Vous êtes misérable et bien à plaindre devant Dieu. De ce que vous êtes à ce que vous devriez être il y a loin ! Point d'illusion, mais un peu d'humilité pratique pour prier et goûter de tout votre cœur. Dites une bonne fois : " Je veux être parfait, coûte que coûte." Quand vous l'aurez bien résolu, ne vous arrêtez pas à examiner les luttes que vous aurez à soutenir et la hauteur de la montagne que vous voulez gravir. Cela ne servirait qu'à vous décourager : à chaque jour suffit sa peine. Pour le moment, exécutez le premier acte de vertu qui se présente à vous. C'est tout ce que Dieu vous demande présentement. Après cette victoire vous aurez avancé d'un pas, et votre âme, faible maintenant, aura fait une petite provision d'énergie.

Les commencements coûtent, il est vrai, mais marchez quand même : en avant ! Surtout pas d'arrêt ni de recul. Ce que vous ne prenez pas sur votre ennemi, l'ennemi le prend sur vous. Dieu a l'œil sur vous : jamais il ne permettra que la tentation soit au-dessus de vos forces, et il vous inondera bientôt de tant de joie et de consolation que vous voudrez aller plus loin et *faire toujours davantage.*

LES SAINTS ONT TROUVÉ COMME NOUS DES DIFFICULTÉS POUR ARRIVER A LA PERFECTION.

On ne naît pas saint, on le devient. Les grâces prévenantes ont beau être précoces, exceptionnelles ; ce qui fait le saint, c'est la vertu personnelle. *La vertu consiste dans l'accomplissement de la volonté de Dieu.* Et cette obéissance ne se pratique pas sans violence, voilà pourquoi vertu est synonyme de courage pour tout chrétien ordinaire, et d'héroïsme pour un saint. Pour acquérir la vertu, les saints ont combattu comme nous, plus que nous. On ne soupçonne pas ce qu'il faut pour faire un saint, pour prendre cette pauvre nature humaine, la dépouiller de ses misères, de ses faiblesses, de ses iniquités et la transformer dans une nouvelle existence. Que de coups la grâce a dû frapper pour rendre certains tempéraments bons et affectueux, certains caractères charitables et dévoués, pour greffer la sève de la plus belle des vertus sur certains sujets amers et sauvages. Vous admirez la glorieuse nature des saints, savez-vous combien de gémissements, de larmes et de pénitence a coûté sa transformation ? Un saint n'est point une plante qui vient naturellement et qui croît dans une nuit.

Disons-le bien : les saints étaient comme nous pétris de la même boue. En eux, nous retrouvons notre pauvre nature humaine. Assistons à leurs pénibles débuts, à leurs luttes pour la perfection, et ce spectacle sera pour nous un encouragement et une consolation. Encore un exemple de S. François :

Depuis plusieurs années il pratiquait de longues prières et de grandes austérités, mais il avait toujours à lutter et à se vaincre. Un jour, après avoir, comme d'habitude, quêté de porte en porte, il rapportait dans une écuelle différents restes de repas qu'on lui avait donné pour sa nourriture. Le tout formait un mélange informe et nauséabond. A cette vue, François hésite à goûter de cet odieux composé. Le cœur lui bondit, il se rappelle les somptueux repas où il faisait autrefois le délicat et le dégoûté. . . . la tentation est des plus fortes. . . . la grâce arrive en proportion. Cédant à l'impulsion divine, le Saint surmonte ses répugnances et, tout en mangeant ce que la charité lui a donné, il sent que Dieu remplit son âme d'un ineffable bonheur.

L'humilité coûtait beaucoup à notre Père S. François dès les débuts de sa conversion. Il avait pourtant écrasé souvent son

amour-propre, mais rien n'est moins définitif que ce genre de victoires. Lorsqu'il rencontrait ses anciens amis, il se détournait parfois, ne pouvant se résoudre à braver leurs sarcasmes et leurs railleries. Alors, il s'humiliait devant Dieu de cette faiblesse. Un jour en entrant dans une maison pour quêter, il trouve plusieurs de ses amis. Un mouvement de fausse honte lui fait prendre la fuite : mais aussitôt il s'arrête, se juge, se condamne et s'exécute ; il rentre et avoue le sentiment d'amour-propre qui l'a fait fuir . . .

C'est ainsi que les saints devenaient humbles.

Écoutons maintenant les paroles de Ste Angèle de Foligno : " J'avais un vif désir, dit-elle, d'être toute à Dieu, mais Dieu me demandait de me dépouiller afin d'être plus libre et plus à lui ; docile à l'inspiration, je me dépouillai sur le champ de mes plus riches ornements, sans épargner ceux de ma tête. Je m'abstins aussi désormais des mets les plus délicats ; or, tout cela m'attira des plaisanteries, des injures auxquelles je fus bien sensible, car l'amour divin se faisait encore peu sentir ; mais au lieu d'en avoir du ressentiment, je les supportai avec le plus de patience qu'il me fut possible. J'avais résolu de tout quitter et de chercher la croix, comme Dieu me l'avait inspiré ; à mesure que je me dépouillais malgré mes répugnances, je sentais ma résolution grandir, la grâce devenait plus forte ; mais le démon de son côté s'opposait à mon dessein de toutes ses forces, me montrant que je n'aurais jamais le courage de mendier . . . Néanmoins, je me décidai à embrasser la pauvreté, dussé-je mourir de faim, de soif et de honte. A partir de ce moment ma résolution fut invariable."

Voilà comment on devient un saint. Le combat est la condition de la victoire ; plus une âme lutte, plus elle grandit en perfection. Les saint Pierre d'Alcantara, les sainte Hyacinthe de Mariscotti ont lutté comme des géants : ils sont devenus des géants de sainteté.

PRATIQUE. — Certains âmes disent : " Demain je me mettrai à la vie parfaite." Tant que S. Augustin a tenu ce langage il est resté pécheur. ~~Ces~~ *Ces demain et de main s'éternisent sans limite.*"

D'autres âmes disent : " Je ne puis pas." Si les saints avaient tenu ce langage, ils ne seraient pas au ciel aujourd'hui. " Ce que tant de saints et de saintes ont pu, pourquoi ne le pourriez-vous pas ? "

Il en est qui ont commencé et qui disent aussitôt " Je ne puis plus ! " Au premier pas, on a rencontré un obstacle, on s'est troublé, de là le découragement et l'abandon de tout exercice spirituel. La vertu vous coûte : tant mieux, elle prend de plus fortes racines dans votre cœur, vous aurez plus de mérite. Les perles précieuses sont au fond de l'océan ; pour les trouver, il faut enfoncer profondément dans les flots amers. Ne l'oubliez pas, la vertu qui ne coûte pas est presque toujours une perle de mauvais aloi. Cette vertu de votre choix, que vous aimeriez mieux que telle autre qui vous répugne, ne l'appellez pas perle sésaphique : ce n'est qu'un peu de verre soufflé. Sachez donc être fidèle à tel devoir d'état impraticable jusqu'alors, à telle résolution qui vous coûte davantage, ; faites violence à votre caractère ; cette injure déclarée impardonnable, oubliez-la. Alors pour de bon je penserais que vous allez devenir un vrai saint. Cher lecteur, c'est mon souhait pour vous devant Dieu !



NEUVAINNE DES NEUF MARDIS

EN L'HONNEUR DE

S. ANTOINE DE PADOUE.



Origine de la neuvaine. — C'est un mardi que S. Antoine de Padoue mourut, mais, en raison des nombreux miracles qui eurent lieu près de son corps, l'enterrement dut être différé jusqu'au mardi suivant. Les bienfaits accordés en ce jour furent plus extraordinaires et plus nombreux qu'aux jours précédents ; aussi la reconnaissance et l'amour des fidèles se manifestèrent-ils en consacrant à ce grand Saint, le mardi, comme le jour que Dieu avait choisi pour répandre plus abondamment ses faveurs sur les amis de S. Antoine.

Cette dévotion reçut un développement extraordinaire par un nouveau prodige arrivé en 1617 à Bologne. S. Antoine apparut

N. B. — La fête de S. Antoine se célèbre le 13 Juin.

à une Dame de qualité qui lui demandait une grâce particulière, et lui dit : " Visitez ma chapelle dans l'Eglise des Franciscains, neuf *Mardis* de suite, et vous obtiendrez ce que vous désirez." La Dame obéit et reçut, en effet, la grâce qu'elle avait tant désirée.

Ce miracle rendit célèbre la gloire du Saint, et l'efficacité de la neuvaine des neuf *Mardis*. Divulgué en Italie, en France, en Espagne, en Autriche, en Allemagne et dans toutes les Amériques, il excita chez tous les peuples, une dévotion telle envers S. Antoine, qu'on suivit en foule dans toutes les églises des Franciscains, les dévotions des neuf *Mardis*. On a continué cette pratique jusqu'à nos jours, pratique que ce bon Saint n'a cessé d'encourager par des merveilles sans nombre.

Réponses Miraculeux

QU'ON PEUT RECITER CHAQUE JOUR DE LA NEUVAINES

Si quæris miracula :
Mors, error, calamitas,
Dæmon, lepra fugiunt ;
Ægri surgunt sani.

R. *Cedunt mare, vincula,
Membra, resque perditas
Petunt et accipiunt
Juvenes et cani.*

Pereunt pericula,
Cessat et necessitas :
Narrant hi qui sentiunt,
Dicant Paduani.

R. *Cedunt mare etc.*

Gloria Patri, et Filio, et Spiritui Sancto.

R. *Cedunt mare etc.*

Si vous voulez des miracles, écoutez : La mort, l'erreur, les calamités, le démon, la lèpre sont mis en fuite. Les malades se lèvent guéris.

La mer s'apaise, les chaînes tombent des mains des captifs : le jeune homme et le vieillard demandent l'usage de leurs membres et le recouvrement des choses perdues et l'obtiennent.

Les dangers disparaissent, la misère n'existe plus : qu'ils le racontent ceux qui ont éprouvé ses bienfaits, que les habitants de Padoue le redisent.

ON RÉPÈTE : *La mer, etc.*

Gloire soit au Père, au Fils et au Saint-Esprit.

ON RÉPÈTE : *La mer, etc.*

Ÿ. Ora pro nobis, beate Antoni.

R. Ut digni efficiamur pro-
missionibus Christi.

OREMUS

Ecclesiam tuam, Deus, Beati Antonii confessoris tui depre-
catio votiva lætificet, ut spiri-
tualibus semper muniatur auxi-
liis et gaudiis perfrui mereatur
æternis. Per Christum Domi-
num nostrum. Amen.

Ÿ. Priez pour nous, Bienheu-
reux Antoine.

R. Afin que nous devenions
dignes des promesses de Jésus-
Christ.

Oraison

Seigneur, par l'intercession
du Bienheureux Antoine, votre
Confesseur, faites que les en-
fants de votre Eglise soient dans
la joie ; que votre secours ne
leur manque jamais dans leurs
besoins spirituels et qu'ils mé-
ritent de jouir de la félicité éter-
nelle. Par Notre-Seigneur Jé-
sus-Christ. Ainsi soit-il.

*N. B. — Indulgence de 100 jours, chaque fois qu'on récite cette
prière ; plénière, une fois le mois, aux conditions ordinaires, pour
ceux qui la récitent chaque jour. (Pie IX, 25 Janvier 1866.)*

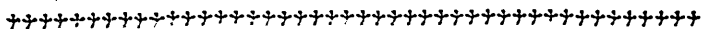
Cette prière a été appelée le *Répons Miraculeux*, parce qu'elle fut composée par le Docteur Séraphique, S. Bonaventure, à la vue des miracles sans nombre obtenus par l'intercession de Saint Antoine, et à cause des nouveaux prodiges dont la récitation a été la source.



FAVEURS OBTENUES

PAR L'INTERCESSION DE

Notre Bon Père Didacé.



Etats-Unis, N.-Y. — Un prêtre après une neuvaine, s'est trouvé bien soulagé pour la santé du corps, et bien fortifié pour l'âme.

Montréal. — Remerciements pour plusieurs faveurs obtenus du bon Frère Didace.

Montréal. — Je, soussigné, certifie que le 30 Octobre dernier (1892), ma femme tombait dangereusement malade d'une inflammation de poumons. Malgré les soins d'un médecin éminent " professeur de l'université Laval," la maladie avait prit des proportions alarmantes qui nécessitèrent une consultation. Résultat, la malade était dans un danger de mort immédiat. Je suis allé chercher le R. M. Deguire, curé de S. Jacques qui, après l'avoir confessée, est parti immédiatement et est revenu aussitôt " par une pluie battante " lui administrer les derniers sacrements. En laissant notre maison, il m'a dit que ma femme serait bientôt délivrée des souffrances de ce monde. Le lendemain je suis allé chez les RR. PP. Franciscains qui m'ont dit de faire une neuvaine au Frère Didace ; nous l'avons commencée, et, le second jour, ses souffrances l'avaient complètement abandonnée. Elle prit des forces graduellement, sans toutefois prendre aucune nourriture solide durant douze jours. La neuvième journée de la neuvaine, le médecin avait repris espérance, et perdu son air sérieux : après la visite il semblait sourire. Mais. il redoutait une rechute, la consommation. Eh ! bien, — j'ai attendu trois mois et demi après cette consommation, et comme elle n'est pas encore venue et que ma femme jouit d'une bonne santé, je me suis cru autorisé par un sentiment de reconnaissance bien légitime, de vous écrire ces quelques lignes, avec permission de les publier dans votre *Revue* à laquelle je suis abonné. Cette guérison, ou plutôt ce miracle, comme l'appellent ceux qui ont visité ma femme durant sa maladie, peut être corroborée par nombre de personnes, notamment M. le curé Deguire, les Rdes Sœurs de la Providence, etc.

N. B. — Ce n'est pas la première faveur que nous obtenons par l'entremise du bon Frère Didace.

ONÉZIME MASSICOTTE.

Nous donnons dans son entier la relation suivante, d'une faveur tout à fait extraordinaire, accordée par le Bon Frère Didace ; nous lui laissons le cachet de simplicité et de sincérité qu'elle renferme, nous permettant seulement de corriger quelques fautes d'orthographe. Elle nous vient des Etats-Unis.

“ Depuis au-delà de 40 ans j'avais les deux mains couvertes de dartres vives, depuis le haut des poignets jusqu'à l'extrémité des doigts. J'ai appliqué tous les remèdes possibles, j'ai consulté tous les médecins, que l'on disait être bons pour les maladies scrofulcuses. Après m'avoir soignée un certain temps, ils finissaient par me dire que la maladie était incurable.

“ J'obtenez plus de soulagement par les prières que par tous les remèdes. J'ai été souvent plusieurs semaines sans pouvoir me servir de mes mains, pas même pour prendre mes repas.

“ Le printemps dernier, la maladie a reparu de nouveau avec plus de vigueur que jamais. J'ai décidé d'aller à l'hôpital, ce que l'on appelle ici, *Free Dispensary*. — Oui, *Free* pour les consultations, mais les remèdes, il faut bien les payer. — Après trois semaines de traitement, je ne pouvais rester plus longtemps sans travailler et il ne s'opérait pas de changement.

“ Alors il me vint à l'idée de m'adresser au Bon Frère Didace, je commence une neuvaine à la fin de Mai, et je promets que si j'obtiens ma guérison, je la ferai publier dans la *Revue du Tiers-Ordre*. Après quelques jours la maladie diminuait, les plaies se cicatrisaient, et, à la fin de ma neuvaine, elles étaient presque toutes disparues.

“ J'ai attendu jusqu'à ce jour pour voir si elles disparaîtraient ; mais je suis guérie : plus de mal, plus de démangeaison. La peau est aussi douce que celle d'un jeune enfant. Que d'actions de grâces je dois à Dieu pour m'avoir guérie par l'intercession du Bon Frère Didace !

DAME VVE E. P.....



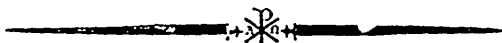
NÉCROLOGIE.

LA FRATERNITE DE MONTRÉAL A PERDU LES MEMBRES SUIVANTS :

Céline Charpentier, épouse de Victor Thériault, en religion Sœur Victor, décédée le 6 Mars 1893, à l'âge de 56 ans, 5 mois, après 12 ans de profession.

Julie Benoit, en religion Sœur Marie Thérèse, décédée le 23 Février 1893, à l'âge de 66 ans, après 3 ans de profession.

Mary Cunnungham, en religion Sœur Mary Albert, décédée le 24 Février 1893, après 17 ans de profession.



Madame Charles Cormier, en religion Sœur Thérèse de Jésus, décédée à Plessisville de Somerset, le 30 Janvier 1893, à l'âge de 83 ans et 9 mois, après 8 ans de profession.

Dame F. Bélanger, décédée à S. Valier, Co. Bellechasse, le 23 Février, après 13 mois de maladie, endurée avec un courage et une résignation héroïque, à l'âge de 85 ans et 3 mois, après 13 ans de profession.

Monsieur Honoré Viau, en religion Frère François, décédé à S. Chrysostôme, le 29 Janvier 1893, avec toute la dévotion d'un bon Tertiaire.

Ada Bourret, décédée à Louiseville, après 11 mois de noviciat.

Monsieur Benjamin Décary, décédé à Notre-Dame de Grâce, à l'âge de 70 ans, après un an de profession.

R. I. P.



CALENDRIER.

AVRIL.

2. Le Saint jour de Pâques
10. S. Benoit le Maure, frère lai du 1^{er} Ordre
12. B. Ange de Chivasso, prêtre, du 1^{er} Ordre.
16. S. Raphaël, Archange. — Anniversaire de la profession de N. P. S. François et de ses douze compagnons. — S. Benoit Joseph Labre, *Cordigère*.
18. P. André Hybernon, frère lai, du 1^{er} Ordre.
20. B. Conrad, *Tertiaire*.
24. S. Fidèle de Sigmaringen, martyr, *Capucin*.
27. B. Jacques de Bitetto, frère lai, du 1^{er} Ordre. — Bse Jeanne Marie de Maillé, veuve, *Tertiaine*.
28. B. Luchesius, *Premier Tertiaire*.



Petite Correspondance.

S. CUTHBERT. — 1. Ceux qui sont *Tertiaires* et *Cordigère* à la fois peuvent ne porter qu'un seul cordon. — 2. Le petit scapulaire suffit.

S. M. (WINNIPEG). — Vous trouverez la réponse à votre lettre, dans le "*Manuel du Tiers-Ordre*," page 172.

M. D. (QUEBEC). — Rappelez-vous souvent ces paroles de Ste Claire, elles vous soutiendront dans vos épreuves : "Soyez-vous que le temps du travail et des souffrances est court, et qu'au contraire éternel est le bonheur qui nous est préparé." Et ces autres de S. Bernardin : "Sur la Croix, Jésus nous montra que son Cœur était une fournaise d'ardente charité, capable d'enflammer et d'incendier tout l'univers."

"Si quelqu'un désire entrer dans le Cœur de Jésus, il doit se dépouiller de toutes choses, tant intérieures qu'extérieures."

STE FRANÇOISE ROMAINE, *Tertiaire*.